

mais je ne puis, sans votre consentement, vous aider à remettre votre fortune dans un état plus conforme aux saines notions économiques que je vous offre pour vos étrennes.

Les gens riches disent que l'or ne fait pas le bonheur, et je crois qu'ils ont raison. *Ils ont de l'or ; ils doivent savoir ce qu'ils disent.* Je viens de résumer une opinion très généralement répandue, mais mon intention formelle est de ne lui donner que tout juste la portée qui convient à mon argumentation.

Maintenant, voulez-vous mon propre témoignage. Je parle aussi en connaissance de cause. Je n'ai pas d'or et je ne suis pas plus malheureux qu'un autre.

* * Assez sur ce sujet. L'or est un métal trop vil pour que je m'en occupe d'avantage. Je lui ai fait beaucoup d'honneur en en parlant aussi longuement.

Je vous ai suffisamment prouvé que je sais où le bonheur n'est pas, reste à vous dire où il est. Je n'hésite pas à affirmer qu'il existe.

Nous l'avons tous éprouvé plus ou moins fréquemment. Naturellement, nos bonheurs sont passagers, presque toutes nos impressions sont fugitives.

Allons-nous nier l'existence du bonheur parfait parce que nous ne l'avons pas éprouvé ?

Imparfaitement conformés, vivant dans un milieu imparfait, saturés de microbes parfaits en tant que microbes, houspillés à tour de rôle par une grippe parfaite à sa manière, menant une vie imparfaite et voyant arriver le jour de l'an avec les idées les plus imparfaites sur le chapitre du bonheur parfait, comment voulez-vous que nous nous offrions pour étrennes cette chose que tout le monde veut avoir et que nul ne comprend.

Contentons-nous donc pour le moment du bonheur relatif que chacun a dû ressentir ! Que l'on se reporte par la pensée à la première communion bien faite, au premier aveu d'amour partagé, au contentement éprouvé chaque fois qu'on a fait une action digne d'un grand cœur, et chacun retrouvera dans son passé une série plus ou moins variée de ces éclairs de bonheur, dont le souvenir est encore une jouissance et qui prouvent la possibilité pour une âme idéale, débarrassée de ses entraves matérielles, de jouir de la béatitude parfaite dans un monde approprié à sa nature immatérielle.

Comme moi vous avez dû vous attarder à contempler les globes étincelants qui constellent la voûte céleste, n'avez-vous pas senti dans une de ces heures de rêverie, comme le pressentiment, l'intuition qu'il doit se trouver par là, cet état de bonheur calme, sans arrière-pensée, sans vains regrets, sans crainte pour l'avenir, sans rien de ce qui cause toutes nos douleurs physiques et morales ?

Je vous le souhaite à toutes et à tous ce bonheur infini, charmantes lectrices et bienveillants lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ. Seulement allez en jouir le plus tard possible. J'espère que vous n'êtes pas pressés de partir. Fumez un peu, comme on dit dans le pays et, en attendant, ayez tout le bonheur que la terre est susceptible de vous offrir.

Remi Tremblay

ETUDES DE MŒURS

LE RÊVEUR

Lorsque vous passez sur la rue, n'avez-vous pas quelquefois rencontré de ces jeunes gens et même de ces hommes mûrs, au teint pâle, au front haut, dont le regard semble toujours chercher quelque chose d'invisible, de vague ?

Ces hommes forment une classe à part dans la société. Jamais ils ne se sont mêlés aux grands plaisirs, aux fêtes brillantes ; mais on les a vus souvent s'arrêter devant une croisée pour écouter les autres qui chantaient et riaient. Rire, depuis longtemps le rêveur en a perdu l'habitude. Quel-

quefois, pour plaire à un ami, il laissera errer sur ses lèvres quelque chose comme un sourire ; mais regardez bien : il y a de la tristesse au fond de cela.

La tristesse du rêveur provient généralement de deux causes : l'incertitude ou les déceptions. Chez lui, ce n'est ni la vie, ni la pensée qui domine. C'est l'amour. Son cœur est ouvert à toutes les émotions ; où les autres passent, lui s'arrêtent : tout prête à sa rêverie. Les heureux du monde, souvent, le regardent avec un air de raillerie. Lui, il n'a point connu le bonheur. Un jour, une créature aux traits sveltes, au profil artistique, passa près de lui. Sa vue le fascina. Il la suivit longtemps du regard... Puis elle s'est effacée à l'angle de la rue, et il est resté seul, seul !...

Depuis ce temps, il l'a cherchée, il l'a poursuivie, mais au moment où il l'entrevoit, l'ombre s'est évanouie, et il est resté seul, seul, seul !...

Il revient chaque soir se placer où elle est disparue, puis il attend... Oh ! si du moins il entendait dans la foule une parole, un soupir de sa bouche, cette fois il s'élancerait sur ses traces ; il lui parlerait. Mais rien, rien. Son existence est vide. Il est seul, seul, seul !...

Peut-être aussi a-t-il connu un peu les douceurs de l'amitié. On lui avait fait mille serments. On lui avait dit : " Je t'aime. " Mais on l'a trompé. La vision s'est enfuie ; et maintenant il lutte peut-être contre le désespoir : il a besoin d'un cœur qui reçoive le trop plein du sien, et il est seul, seul, seul !...

L'âme du rêveur a quelque chose de simple, de naïf, tout comme celle de l'enfant. D'une exquise politesse, il salue généralement ceux qu'il rencontre, ceux du moins qu'il aperçoit, car le rêveur est presque toujours distrait. Il ignore les choses du jour. Quand il les saura, elles seront déjà vieilles. Il s'occupe peu de la dernière mode : L'été il portera un léger gilet avec large pantalon, l'automne avec longue redingote toujours boutonnée jusqu'au bas.

Le rêveur n'aura jamais de but fixe dans ses promenades. Il ira où le guide son rêve. Affable, sans prétention, s'il rencontre un enfant, il lui adressera la parole avec douceur, le questionnera, passera la main dans les boucles dorées de ses cheveux, puis le congédiera avec une caresse. Lorsque la foule passait bruyante, inattentive près du vieil aveugle qui tendait la main, lui s'est arrêté, lui a mis dans la main une aumône, puis s'est retourné pour essuyer une larme qui tombait de sa paupière. Ailleurs, il a vu une vieille femme gelée, transie, grelottante. Il ne pouvait rien à sa misère. Il s'est éloigné en murmurant dans un sanglot : " Pauvre femme, pauvre femme ! "

Il a pitié de ceux qui souffrent, car lui aussi est malheureux : il est sans joie, car il est seul !

JOCELYN.

LES ETRENNES DE MADAME

MONOLOGUE

Madame est debout devant une table chargée de jouets.— Toilette de ville à la fois élégante et simple.

C'est demain le 31 décembre. Or, j'ai deux nièces, quatre neveux et trois filleuls qui viendront me souhaiter une bonne année et... recevoir leurs étrennes. Je suis donc allée cette après-midi visiter les magasins et choisir mes cadeaux.

En sortant du magasin, j'ai senti le besoin de faire une légère collation. J'ai tourné à gauche pour remonter la rue Saint Jacques et chercher un pâtisseries, pendant que l'on entassait dans ma voiture toute une cargaison de jouets... que voici. (Elle montre les jouets).

Un bazar se trouvait sur mon passage. Lorsque j'en approchai, j'aperçus une fillette de dix à onze ans qui se tenait immobile devant l'étalage. Pauvrement vêtue, mais propre et bien coiffée, elle cachait ses mains sous un fichu de laine tout usé, et regardait avec admiration une grande poupée. Vous connaissez tous ce modèle antédiluvien : Un corps en toile gonflé de son, une tête en carton peint, une perruque frisée, un costume de paysanne endimanchée, somme toute, quelque chose d'assez lourd.

La pauvre petite voyait autrement. Absorbée dans sa contemplation, elle grelottait et ne paraissait pas en souffrir.

Je m'approchai et regardai sa figure. Elle n'était pas jolie, mais elle me plut. Je la trouvai douce et sympathique ; je m'intéressai à elle ; je songeai que je pouvais lui donner un grand plaisir, et, lui touchant légèrement la joue, je lui dis :

— Vous trouvez cette poupée bien belle, mon enfant ?

— Oh ! oui, madame, répondit-elle, en rougissant un peu.

— Et vous la désirez, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, je ne désire pas ce que je ne peux pas avoir.

— Pourquoi ? Votre maman ne vous donne-t-elle pas d'étrennes.

— Elle m'en donnait autrefois. Maintenant...

— Maintenant ?

— C'est fini. Les temps sont durs, paraît-il. Papa a bien de la peine à nous donner du pain tous les jours. Pauvre papa ! Il avait du chagrin quand il est entré, hier au soir, et qu'il a dit à maman : " Rien encore aujourd'hui et plus de crédit nulle part. " Je ne sais pas ce que cela voulait dire, mais maman a pleuré, et alors j'ai pleuré aussi.

L'enfant était devenue triste et ne regardait plus la poupée.

— Que fait votre papa ? lui demandai-je.

— Il est ébéniste, madame. Il voudrait bien travailler ; mais il n'y a pas d'ouvrage en ce moment, comme il dit... le meuble ne va pas.

Pauvres gens ! J'étais émue ; je résolus de leur venir en aide. J'emmenai la fillette chez le pâtisseries, et tout en lui faisant manger des brioches, qu'elle n'osait d'abord accepter, mais qu'elle dévora... elle avait faim, hélas ! je lui demandai l'adresse de son père et la fis causer un instant. Puis je la congédiai après avoir rempli ses poches de gâteaux, dont je pensai bien que sa maman aurait sa part.

Lorsque l'enfant toute joyeuse eut disparu, je fis venir un commissionnaire et l'envoyai prendre des renseignements sur l'ébéniste et sur sa famille.

Il revint bientôt et j'eus tout lieu d'être satisfaite. Les parents de ma protégée étaient absolument dignes d'intérêt. C'était d'excellents ouvriers et de fort honnêtes gens. Très à leur aise pendant quelques années, ils avaient été ruinés par la faillite, sans actif, d'un gros marchand de meubles, joueur et libertin. Puis la crise était venue. Peu ou point de travail. Gêne d'abord, misère ensuite, misère secrète et vainement combattue, complète enfin et connue de tous.

Cela suffisait. Je voulus agir de suite. Je retournai chez la marchande de jouets ; j'achetai une poupée aussi grande et plus jolie que celle du basar. Je la fis mettre avec un petit trousseau dans un carton solide et montai en voiture. Il n'y a pas une heure que je suis rentrée. J'ai écrit de suite au père de ma protégée, en le priant de venir à l'hôtel pour recevoir une importante commande. J'ai mis la lettre sous enveloppe avec un billet de 25 piastres... Simple avance sur le prix des travaux à faire. J'ai placé l'enveloppe entre les bras de la poupée, et j'ai envoyé le tout chez l'honnête ébéniste.

(Madame regarde la pendule.)

Il y a près de cinquante minutes que François, le valet de chambre, est parti ; sa commission doit être faite. Quelle surprise pour la famille qui n'espérait plus ! Ils finiront cette année dans l'aisance, et, grâce à moi, ne connaîtront plus la misère.

Je vais me mettre en campagne pour eux. Ici d'abord, chez nos amis ensuite, ils auront du travail bien payé, pour longtemps. La crise aura une fin, et alors... nous verrons.

Demain, neveux, nièces et filleuls, auront leurs étrennes, et seront dans la joie. Je me suis donné les miennes aujourd'hui, et ce sont les plus belles... J'ai fait des heureux.

GERMAIN P***

Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuce : le premier instinct des meilleures, comme des pires, c'est la ruse.—OCTAVE FEUILLET.